

—Eh bien, père Lemayeur, je ne suis pas si sûr que ça de sa culpabilité ! J'en doute même beaucoup.

Le visage du malade se convulsa. Il détourna la tête pour cacher à Gérard la peur effroyable qui venait de l'envahir.

—Coupable ! osa-t-il s'écrier, ben sûr qu'il l'est. C'est-y qu'les preuves ont fait défaut ? Des preuves, y en avait à r'vendre ; et l'volver, et les menaces de mort, et c'te malice d' s'cacher dans l'bureau d' vot' pauvr' père ? C'est-y pas un guet-apens, ça ? Et puis si c'est pas lui qu'a fait l'coup, qui voudriez-vous donc qu'ça soit ?

La fièvre le rendait bavard. Mais Gérard ne l'écoutait même pas. Ses angoisses, dissipées un instant par la vue de Régine, par le calme de cette nature généreuse où s'était déroulée son enfance, lui revenaient, plus vives que jamais. Toujours la terrible question s'imposait à lui : qui pouvait avoir eu intérêt à supprimer son père ? Le vol avait-il été réellement le mobile du crime ?

Et soudain, Gérard pensa que, peut-être, Lemayeur en savait long sur le passé des Savenay, connaissait leurs anciennes amitiés, du temps où le château de l'Expilly était une demeure vivante, et non, comme aujourd'hui, une sorte de cimetière abandonné. Mais comment l'interroger sur un sujet aussi délicat ? Il fallait trouver une transition.

—Alors, père Lemayeur, vous pensez souvent à mon père ?

—Si j'y pense ? comme au premier jour ! J'en ai encore les sangs en mouvement. C'est que, mon Gérard, on ne voit pas sans émotion le cadavre d'un homme... d'un homme qu'on vénérât, qu'on aimait comme vot' défunt père ! Et je peux dire qu'on l'aimait, allez ! Aussi ben, si l'assassin avait été condamné à mort et exécuté, ç'aurait été un soulagement pour toutes les consciences.

—Ainsi, vous aimiez mon pauvre père ?

—Moi ? moi ? En voilà une question ! Demandez à tout l'pays, à tout l'village, à tout l'canton, on vous répondra : l'père Lemayeur est prêt à s'faire couper... couper en morceaux. Vous me faites de drôles de questions, savez-vous bien ?

L'exagération des paroles, la fausseté du ton exaspéraient Gérard.

—Vous avez eu pourtant, fit-il observer, quelques discussions avec mon père ?

—Moi ! des discussions ? jamais !

—Les dossiers retrouvés après sa mort en font foi.

—Ah ! si vous avez retrouvé les dossiers !... Des discussions de rien du tout... pour des retards de paiements... Les affaires sont les affaires... pas vrai, monsieur Gérard ? Mais tout a fini par s'arranger. Le jour de sa mort, j'ai été payer. Il m'a donné quittance. J'ai bien pleuré sa mort, allez ! au pauvr' cher défunt. Enfin, le plus à plaindre, c'est pas ceux qui s'en vont, c'est ceux qui restent.

—Oui, ma mère ?

—Vot' sainte et digne mère, qu'j'aime ben aussi... depuis longtemps... elle n'était pas plus haute que ma couchette. C'est comme M. de Vandières, vot' lieutenant-colonel, c'était encore un tout jeune homme quand il venait, l'été, pendant les vacances, se rafraîchir à ma ferme, entre deux parties de pêche.

Gérard se félicitait de n'avoir point parlé, le premier, de son chef.

—Ah ! fit-il d'un ton d'indifférence affectée, vous avez connu M. de Vandières ?

—Dame ! mademoiselle Marguerite et lui se voyaient souvent... à une certaine époque, y a-t-il longtemps, bon Dieu ! Quand on apercevait l'un, on était ben sûr que l'autre n'était pas loin. Aussi ç'a été une surprise pour moi quand, au lieu d'celui de M. de Vandières, c'est l'mariage de M. de Savenay qu'a été annoncé à l'office du dimanche... .

Lemayeur s'interrompit pour faire un grand signe de croix. Gérard était atterré par cette révélation.

—Ils s'aimaient ! pensait-il ; ils s'aimaient !

Il surmonta son trouble et, profitant de la fièvre qui déliait la langue du vieillard :

—Alors, comme cela, père Lemayeur, M. de Vandières s'est résigné ?... .

—J'en ignore.

—A-t-il revu ma mère, par la suite ?

—J'en ignore aussi. C'est des choses du cœur, et il ne faut pas trop appuyer là-dessus.

—Ils s'aimaient ! se répétait Gérard ; ils s'aimaient !

Et, au souvenir des explications mensongères que sa mère lui avait données sur la générosité de M. de Vandières, son cœur se souleva d'indignation. Le vieux épongea la sueur froide qui lui coulait du front.

—Si c'était un effet d' vot' bonté, monsieur Gérard, de descendre dire à la mère de m'monter un verre de tisane. J'ai comme du feu dans la poitrine.

—Calmez-vous, papa Lemayeur ; je vais faire votre commission.

Le vieux fermier tendit la main à Gérard de Savenay et lui dit :

—Bon voyage, M. Gérard. Excusez-moi auprès du colonel et de mademoiselle Régine. Surtout, n'parlez jamais à ma femme de c'que

j'viens d'vous dire : al' m'en voudrait ; elle dirait que j'suis un vieux bavard et al' n'aurait p't'être pas tout à fait tort.

Gérard chancelait comme un homme ivre en descendant l'escalier. Il retrouva tout son monde au verger et expédia sa mère-nourrice auprès du malade.

Régine lut la consternation sur son visage. Elle lui prit le bras, et l'entraînant un peu plus loin sous un berceau naturel formé par un saule pleureur :

—Qu'as-tu ? lui demanda-elle avec une inexprimable tendresse ? Ce méchant homme t'aura encore peiné en te parlant de choses que je voudrais pouvoir te faire oublier.

—Oublier ! murmura-t-il. Ah ! Régine, c'est comme si tu me demandais de retrancher de ma mémoire les joies que nous éprouvions jadis à faire des projets d'avenir. On n'oublie pas plus les heures bénies où l'on a cru au bonheur que celles où on en a désespéré.

—Voyons, Gérard, ne me retire pas mon courage. Pour toi, je suis prête à tous les sacrifices. La gloire m'est indifférente. J'ai plus de plaisir à fabriquer mes petits tableaux de commerce en pensant à toi qu'à peindre de grandes toiles pour la postérité.

—Et tu as tort, Régine.

—Pourquoi ?

Elle avait lâché son bras et, penchée vers lui, tout éplorée, les larmes aux yeux, elle plongeait son regard dans le sien.

—Parce qu'il n'y a plus d'avenir pour moi ! répondit-il.

—Oh ! Gérard, c'est mal de parler ainsi !

Le colonel les appelait pour leur faire admirer un poirier dont les branches pliaient sous le poids des fruits. Ils le rejoignirent en dissimulant leur émotion. Régine eut la force de sourire à son père ; mais le colonel surprit des traces de larmes dans ses yeux, et il jeta un coup d'œil sévère à Gérard.

—C'est moi, dit-il, qui ai planté ce poirier. A cette époque tu avais dix ans, Régine, et toi, Gérard, quinze ans. Rappelez-vous, mes enfants : c'était aux vacances de Pâques. Vous êtes venus à la ferme avec moi.

—Je m'en souviens très bien, dit Régine. Et toi, Gérard ?

—Vaguement.

Le jeune homme semblait étranger à la conversation. Dans ses yeux vagues se lisait une pensée intérieure qui l'obsédait. L'heure s'avavançait. On rentra à la ferme et on fit ses adieux à la mère Lemayeur. René monta à la chambre de son père. La porte était fermée intérieurement.

—Tu t'en vas, garçon ? demanda le vieux.

—Oui, père, et je voudrais bien t'embrasser.

—Va ; ce sera pour une autre fois, j'aurais peur de me refroidir en descendant du lit.

—Pourquoi t'enfermer ? si tu étais plus malade, maman serait bien embarrassée.

—Je n'ai pas besoin de personne... surtout quand ma tête bat la berloque. J'crains bien de n'pas fermer l'œil de la nuit.

—Il faut voir le médecin.

—J'sais bien c'qu'y m'faudrait ; mais ça s'peut pas. Va, garçon, bon voyage. Tâche de r'venir bientôt.

—Je ferai mon possible ; soigne-toi bien.

—Faudrait pouvoir. L'mal est fait ; y s'en ira avec ma carcasse, et i's'rai ben délivré... ben délivré.

René alla embrasser sa mère et rejoignit ses amis qui étaient déjà remontés en calèche. De retour à Verdillon, on mit pied à terre devant la propriété de M. Richardier.

—Rentrez à la maison, dit Mauregard aux jeunes gens. Je vais entrer un instant chez mon vieil ami. A tout à l'heure.

Il trouva le rentier avec son fils, Charles, un bon gros garçon d'environ trente ans, qui fumait sa pipe en lisant un roman en vogue. Tous deux se levèrent et s'avancèrent au-devant du colonel, la main tendue.

—Eh bien, colonel, demanda le père, avez-vous fait une bonne promenade ?

—Très bonne, grâce à vos deux excellents chevaux, et à l'ami soleil.

—Comme vous devenez rare, dit Charles. Vous ne chassez donc pas, cette année ?

—Ma foi non, le temps me manque absolument.

En réalité, Mauregard se privait de tout plaisir coûteux.

—Vous êtes venu, demanda Richardier, embrasser votre charmante fille et admirer les merveilles qu'elle prépare pour la prochaine exposition de peinture.

Le colonel sourit en pensant aux panneaux de boîtes à cigares que Régine décorait à la douzaine, pour l'Amérique.

—Ce n'est pas l'envie qui me manque de venir plus souvent à Verdillon, dit-il ; mais, au régiment, le colonel est encore plus tenu que ses hommes.

(A suivre.)